

Richard JACQUEMOND, *Entre scribes et écrivains, Le champ littéraire dans l'Égypte contemporaine*, Paris, Sindbad/Actes Sud, 2003, 345 p., notices bibliographiques des écrivains égyptiens et prix d'État de littérature en annexe.

La littérature de fiction égyptienne demeurant encore à ce jour obsédée par la question de l'identité nationale et, tout en modernisant ses modes de narration, perpétuant la veine de l'exploration sociétale, il n'est que justice que, dans une sorte de mise en abyme, le monde littéraire égyptien devienne objet d'une étude de sociologie de la littérature, ici menée par Richard Jacquemond – lequel note au passage la rareté d'une représentation des milieux littéraires dans cette fiction.

Version résumée et mise à jour d'une thèse de doctorat soutenue par l'auteur en 1999, cet ouvrage applique les réflexions de Pierre Bourdieu (*Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992) au champ littéraire égyptien pour offrir un tableau saisissant et souvent passionnant des enjeux structurant l'activité littéraire dans le pays pionnier de la littérature de fiction romanesque dans le monde arabe, et longtemps centre intellectuel incontesté. R.J. se fixe comme ambition de « décrire et analyser les grands thèmes de la *doxa* littéraire égyptienne (l'écrivain comme conscience de la nation, la littérature comme miroir de la société, etc.) [...] ainsi que les conditions sociales et historiques qui ont présidé à leur construction, les formes dans lesquelles ils ont pu s'actualiser et [...] les évolutions qui tendent à les remettre en cause ». Notant la permanence du rapport des écrivains égyptiens aux trois grandes instances qui déterminent leur statut matériel et symbolique : l'État, le champ social et le champ international, R.J. examine tout au long de la seconde moitié du XX^e siècle, de la révolution de 1952 à 2001, les évolutions caractérisant ces trois instances.

L'introduction, proposant une contextualisation historique, examine la « constitution d'un imaginaire littéraire » au cours de la *Nahḍa* et le passage de la notion classique d'*adab* à celle de littérature, dans laquelle se pose toujours la question de la conformité à des normes linguistiques, esthétiques et morales (« l'idée encore très prégnante aujourd'hui que la bonne littérature est celle qui fond harmonieusement instrumentalité et gratuité, visée didactique et visée de jouissance esthétique ou artistique » p. 25). Enfin, R.J. note un dernier trait constitutif de l'imaginaire littéraire égyptien moderne : la question identitaire, imposée par l'antériorité du discours identitaire de l'Autre colonial.

L'ouvrage est construit selon la problématique des « contraintes externes » (le pouvoir et la censure ; le marché délimité par le champ social ; la posture de l'écrivain ; le rapport à l'étranger, langue et traduction ; la problématique identitaire) qui sont examinées dans les chapitres II à VI, opposées aux « dynamiques internes » (luttres pour la définition de la légitimité dans le champ littéraire ; les hiérarchies sociales ; les divisions esthétiques et les écoles structurant le champ légitime) dans les trois derniers chapitres. Le premier chapitre examine quant à lui l'institution d'une « armée des lettres » par le régime nassérien faisant suite à l'âge libéral. Les ministres de la culture Ṭarwat 'Ukāša et 'Abd al-Qādir Ḥātim ainsi que Yūsuf al-Sibā'ī, secrétaire général du Conseil général des arts et des lettres, prolongent « une tradition ancienne de protection et de contrôle des artistes et intellectuels que [l'État des Officiers libres] ne fit que systématiser

(p. 32). R.J. montre comment, dans une première phase, les écrivains ne contestent pas le monopole de l'État sur la culture mais sa gestion, tout en tirant la conclusion que ce monopole « crée une obligation morale de l'État à leur égard » (p. 37). La défaite de 1967 affaiblira la légitimité du régime et amènera une exigence de droit de regard, alors que l'État égyptien est contraint par la crise à réduire son investissement dans le secteur culturel. Pour la première fois apparaissent des formes d'expression en rupture avec les appareils étatiques. Les années 1973-1981 sont une période de vaches maigres, et alors que l'État manque de moyens, le régime tente d'imposer une « orthodoxie conservatrice ». Certains hommes de lettres font allégeance (Tawfīq al-Ḥakīm, 'Abd al-Raḥmān al-Šarqāwī), tandis que des revues tentent de paraître en dehors du cercle étatique. Entre 1981 et 1991, le régime de Ḥusnī Mubārak tente de « reconstruire l'alliance avec les intellectuels nécessaire à sa légitimation politique alors qu'il n'a plus les moyens de contrôler leur production et leurs carrières » (p. 42). Le régime se libéralise timidement, utilise la Foire du Livre, et la reprise en main réussira à partir de 1991 avec l'instrumentalisation Union des écrivains égyptiens et de l'Organisme Général des Palais de la Culture, nouvel avatar de la *Hay'at al-taqāfu l-šamāhīriyya*, dans le cadre de la lutte contre le courant islamiste.

Le chapitre II, consacré à la censure, montre que rares sont les écrivains réclamant une liberté absolue : « souvent revient l'idée que la liberté d'expression trouve sa limite dans la responsabilité sociale de l'écrivain » (p. 57). Le livre dispose d'ailleurs en Égypte d'une marge de liberté assez large et profite paradoxalement de la faiblesse de son lectorat, dans la mesure où plus le moyen de diffusion a vocation de toucher un public large, plus il est contrôlé. Cependant, l'image du pays est encore un sujet sensible, et « l'atteinte à la réputation de l'Égypte sert encore de prétexte à la censure, approuvée voire réclamée par des intellectuels au nationalisme à fleur de peau » (p. 59).

R.J. examine trop rapidement à cette occasion les phénomènes de censure et auto-censure lors de l'adaptation des œuvres littéraires par l'audiovisuel. Qu'il s'agisse des romans de Maḥfūz tournés dans les années 1960 et 1970 (on se souvient par exemple à quel point le film *Mīrāmār* trahit profondément la conclusion du romancier par son *happy-end*) ou de la toute récente adaptation du *'Imārat Ya'qūbiyān* de 'Alā' al-Aswānī (2002, film 2006), les règles et censures auxquelles obéissent les adaptations de romans devraient faire l'objet d'un article, voire d'une monographie qu'on attend encore. Ces rapports littérature/cinéma sont encore évoqués p. 108 par R.J., qui note justement que les adaptations se font rares, à quelques exceptions (réussies) près. Il n'est pas étonnant que ce soit précisément un roman de structure narrative très traditionnelle, le *'Imarat Ya'qūbiyān* précité, qui renoue entre roman contemporain et succès public.

La défense des auteurs dépend largement de leur place dans la champ littéraire : R.J. montre ainsi comment en 1991, un jeune inconnu, 'Alā' Ḥāmid, fut condamné à huit ans de prison pour un roman « blasphématoire » sans grande réaction du champ « légitime » devant un auteur qui n'était pas (encore) un écrivain. Ainsi, dans le débat sur la censure, « la question du quoi (qu'est-ce qui est dicible [...]) est seconde par rapport à la question du qui (qui décide de ce qui est dicible ou indicible) » (p. 61). L'élite communie dans une même « superstition scripturaire », survalorisation de la parole écrite expression privilégiée de l'imaginaire national.

Les pages consacrées par l'auteur à « la littérature à l'école » montrent comment l'institution scolaire « par la force d'inertie qu'elle oppose à l'innovation, porte à son

paroxysme le décalage entre l'idéologie linguistique et littéraire élitiste et traditionaliste, dont elle est le bastion, et des usages sociaux de la langue et de l'écrit massivement en rupture avec cette idéologie» (p. 71). Mais la conséquence de cette inaptitude de l'École à refléter la réalité du champ littéraire moderne est la quasi inexistence d'un grand public de la littérature, ce qui pérennise l'étanchéité entre champ littéraire et champ social. La fin du chapitre examine d'une part la montée en puissance d'al-Azhar, et d'autre part la « censure de la rue », dont l'affaire du *Pain Nu* en 1998/1999 est une parfaite illustration. La dissociation entre le Beau et le Bien n'est pas acquise, particulièrement parce que « l'idéologie dominante au sein même du champ s'avère inapte à fonder une conception autonome de l'art et de la littérature » (p. 91).

L'étude du « marché de la littérature » (chap. III) dévoile une inquiétante dégradation des normes de qualité dans l'édition égyptienne contemporaine (absence de correcteurs, laxisme éditorial, altérations intentionnelles). Tout le corpus de la littérature arabe est ainsi menacé dans son intégrité. La très récente affaire de la publication (finale) de *Awlād Ḥāratinā* de Nagīb Maḥfūz dans une version expurgée (postérieure à l'ouvrage de R.J.) illustre cet irrespect de l'intégrité des œuvres, parfois avec l'assentiment des auteurs mêmes. Mais malgré le désintérêt du public, la production de fiction littéraire a considérablement augmenté au cours des vingt dernières années. Dans un marché restreint dominé par l'État et la G.E.B.O., quelques éditeurs privés parviennent à tirer leur épingle du jeu : R.J. cite la réussite de Dār Ṣarqiyāt à partir des années 1990, à un moment où le Ministère de la culture se pose à nouveau en grand éditeur, et montre comment la défiance vis-à-vis de l'État relève désormais de stratégies de distinction au sein d'un champ restreint. On regrettera, sans doute parce que la rédaction de cet ouvrage est antérieure à sa réussite, que l'exemple récent de Muḥammad Ḥāšim, le directeur de la maison d'édition Merit, ne soit pas étudié. On aimerait d'ailleurs un développement plus fourni sur la place de ces éditeurs privés dans les actuels « salons littéraires » égyptiens.

L'écrivain en tant que détenteur d'une autorité spirituelle, « Conscience de la Nation », fait l'objet du chapitre IV. L'écrivain aurait ainsi une obligation morale d'intervenir dans la cité, en étant en prise avec le réel. L'hégémonie du paradigme réaliste est encore rarement contestée (et singulièrement, quand il l'est, par de jeunes écrivaines ou par des auteurs coptes (E. al-Ḥarrāt, N. Na'ūm)). R.J. examine les formes et transformations du réalisme égyptien depuis 1960, dans un champ qui prétend avoir rompu avec son esthétique mais lui donne en fait des habits neufs. Le cas peu étudié de l'islamisme littéraire, dernier avatar de la « littérature de combat » est illustré par Nagīb al-Kilānī, dont l'auteur analyse la réutilisation des codes du réalisme socialiste.

Le rapport aux langues étrangères et à la traduction est examiné en chapitre V. L'habitude bien ancrée chez les arabisants de ne prendre en considération que la littérature en langue arabe est interrogée par R.J., qui montre à quel point l'idée d'une coupure étanche entre une sphère cosmopolite écrivant en français et une sphère nationale arabophone est imposée par l'idéologie littéraire nationaliste post-révolutionnaire. L'un des passages les plus instructifs de l'étude est le point sur les travaux de traduction de grandes figures arabisantes comme Ṭaha Ḥusayn, et le lien établi entre le travail des auteurs en langue arabe et les œuvres de Bišr Fāris, George Henein, Albert

Cossery, Edmond Jabès, Joyce Mansour, Out el-Koloub ou plus récemment Ahdaf Soueif, qui écrit en langue anglaise. Il demeure que le bilan de la littérature traduite vers l'arabe est très inquiétant, et qu'en dépit du nouveau projet *alf kitāb (al-mašrū' al-qawmī li-l-tarğama*, 1996-2006, dirigé par Gābir 'Ašfūr) qui fait écho au projet homonyme à l'époque de Gamāl 'Abd al-Nāšir, le déclin de la traduction littéraire en Égypte est encore insuffisamment contrebalancé par son développement dans d'autres pays. Les cinq pages, trop courtes, consacrées par R.J. à l'exportation de la littérature nationale et son effet en retour offrent des pistes passionnantes qu'on aimerait voir développées dans des travaux futurs : quelle est précisément la légitimation qu'apporte la traduction dans le champ littéraire égyptien, et comment cette sélection opérée et dictée par les impératifs d'une politique éditoriale étrangère parvient-elle à être gérée par des acteurs encore si sensibles au discours nationaliste ?

« Il n'y a pas, en Égypte comme dans toutes les sociétés postcoloniales, de rapport d'exclusion entre avant-gardisme et définition identitaire du projet littéraire ou artistique » (p. 162). Partant de cette constatation élégamment synthétisée, R.J. examine dans son chapitre VI « l'indigénisation » des formes dans la fiction romanesque et le théâtre. *Awlad Ḥāratinā* de Maḥfūz est un premier exemple d'inclusion de procédés de narration traditionnelle dans un art romanesque entaché du péché originel de bâtardise, et les deux figures de Yahyā al-Ṭāhir 'Abd Allāh et Nagīb Surūr permettent de dresser le portrait de « l'indigéniste révolté ». Le théâtre de Ḥasan al-Girītli dans les années 1990/2000 apparaît aussi comme une volonté d'allier avant-gardisme et récupération de l'indigénisme, mais dans une perspective dépolitisée.

Les processus de reconnaissance et d'exclusion du champ « légitime » sont examinées dans le chapitre VII. R.J. relève la permanence de traits essentiels du marché des biens symboliques depuis les années 1960 : l'importance de la commande publique (beaucoup d'hommes de lettres vivent de textes publiés dans la presse locale et pan-arabe) ; la faiblesse du marché et le faible degré de professionnalisation des acteurs. Si l'auteur n'exploite pas le roman *Ṣāliḥ Ḥeṣa* de Ḥayrī Ṣalabī dans sa description de la vie littéraire des années 70 aux années 90, un autre texte du même auteur, *Murāhanāt al-ṣibā* (1997) lui permet de cerner la formation des cercles littéraires et la constitution des marges du champ central. Il y relève l'importance de la sociabilité de groupe, espaces intermédiaires entre le noyau dur et le monde social ordinaire, et la rotation très élevée au sein de cette « armée de réserve » du monde des lettres, demandant « un investissement matériel quasi nul » (p. 180). Des types d'écritures aux marges du champ légitime (les auteurs satiriques comme Aḥmad Ragab, le roman policier, d'espionnage, le roman à l'eau de rose, la littérature érotique « soft » de Ḥālil Ḥannā Ṭādrus, etc.), si peu étudiées qu'ainsi que le souligne R.J. certains les croient inexistantes, sont explorées par l'auteur. Il pourrait cependant noter que certains de ces récits sentimentaux et quelque peu érotiques ne sont pas très lointains de certains écrits d'un homme de lettres « légitime » comme Ibrāhīm 'Abd al-Qādir al-Māzinī, auteur de quelques nouvelles très proches du roman de gare... Là encore, comme dans le cas de la censure (ou celui totalement différent de la musique), la question du *qui* écrit (ou compose) semble souvent plus pertinente que celle du contenu.

Le champ littéraire égyptien est ainsi constitué de « hiérarchies sociales », examinées dans le chapitre VIII. Les distinctions de générations, groupes, coteries (*ṣilal*) sont permanentes. les rapports entre générations sont parfois conflictuels, mais souvent

le jeune auteur se trouve un protecteur parmi les anciens. Ainsi, les écrivains de la génération des années 1960 évoquant chacun le « récit fondateur [...] sur la première nouvelle qu'ils portèrent à Yahyā Ḥaqqī dans son bureau d'*al-Magalla* ou à 'Abd al-Fattāḥ al-Gamal dans son bureau d'*al-Masā'* » (p. 207). Le café demeure le cœur palpitant de la république des lettres cairotés, dont R.J. fournit une utile carte commentée (pp. 211-213). Trois groupes d'écrivains sont alors examinés : les « écrivains des régions » ; la littérature nubienne ; la littérature des femmes, de Laṭīfa al-Zayyāt, Nawāl al-Sa'dāwī et Salwā Bakr à la nouvelle génération représentée principalement par Sumayya Ramaḍān, Mayy al-Tilmisānī et Mīrāl al-Ṭaḥāwī. Contrairement aux nouvelles générations d'écrivains, ainsi que le remarque R.J., « ces jeunes femmes sont souvent issues de couches sociales plus favorisées que leurs collègues masculins [...] Participant de manière de plus en plus massive au mouvement de l'avant-garde littéraire, ces écrivaines sont d'autant plus en phase avec son idéologie et son esthétique qu'elles jouent un rôle crucial dans leur définition » (p. 227-228). R.J. s'interroge à juste titre sur la pertinence qu'il y a à réserver un traitement particulier à cette production, mais ne développe pas assez la particularité d'une écriture féminine de la « nouvelle vague » qui, contrairement aux aînées et peut-être du fait de son origine, semble plus s'intéresser à la condition humaine qu'à la condition sociale.

Le dernier chapitre, intitulé « divisions esthétiques, les genres littéraires » est assez mal nommé ou peu équilibré : il est en fait presque intégralement consacré à la poésie, « un champ en crise » où les querelles entre écoles sont plus vives que chez les romanciers. La remise en cause de la forme canonique de la *qaṣīda*, généralement attribuée à l'école irakienne mais vite adoptée en Égypte et déjà expérimentée par Louis 'Awaḍ, n'a pas réussi à entamer la vitalité d'une poésie traditionnelle méconnue de la critique universitaire arabisante occidentale : ainsi 'Abd al-Laṭīf 'Abd al-Ḥalīm. Néanmoins, la poésie libre occupe une position dominante dans le champ légitime de la poésie, beaucoup plus à l'écoute de l'environnement arabe que les romanciers qui n'y voient qu'une « caisse de résonance de ses propres problématiques » (p. 241). L'étude de R.J. est complétée par un tableau de la scène de la poésie dialectale, où les poètes bénéficient de la manne apportée par la chanson commerciale (comme leurs prédécesseurs de la première partie du XX^e siècle, du reste), au cours duquel il remarque le contraste entre la réputation dont jouissent Ṣalāḥ Ḡāhīn, Fu'ād Ḥāddād ou 'Abd al-Raḥmān al-Abnūdī et la rareté et pauvreté des études qui leur sont consacrées.

La conclusion de R.J. se veut optimiste : « la production littéraire égyptienne n'a cessé de s'enrichir et de se renouveler durant les dernières décennies » (p. 264), à la différence d'autres champs en crise, et il est vrai que dans le naufrage de la production cinématographique et de la musique, c'est encore par la vigueur de sa production romanesque que le Caire demeure un des grands centres de la culture arabe contemporaine. Explosion quantitative, féminisation de l'écriture, internationalisation du champ : la vigueur actuelle permet de masquer jusqu'à présent la « mort du grand écrivain » qui caractérise la plupart des cultures contemporaines, à l'exception peut-être de l'aire anglophone.

L'ouvrage de R.J., par sa densité et la richesse des pistes offertes, est appelé à devenir un ouvrage de référence. Il fait la preuve qu'une connaissance de l'approche sociologique de l'objet littéraire est indispensable pour quiconque s'intéresse à la fiction arabe moderne, même dans une optique plus strictement narratologique ou formaliste. On

espère à la fois un développement sur certains domaines (l'influence de la traduction, les rapports entretenus entre littérature et adaptation audiovisuelle, etc.), tout comme on aimerait disposer de synthèses de cette qualité concernant d'autres aires de production littéraire, comme le Liban ou le Maghreb.

Université Paris-Sorbonne (Paris 4)

Frédéric LAGRANGE